

# Un Valaisan du dehors, le Père Marie-Fabien Moos

par  
Père Pie VIGNOLE, op.

## Famille et enfance

Marie-Fabien Moos est un Valaisan qui a vécu presque toute son existence en dehors du Valais, en Italie, en Hollande, en France et jusque dans l'ancien Tonkin. Comme autrefois les Platter qui enseignèrent à Bâle, ou plus tard l'abbé Etienne Gard (1719-1758) qui a laissé le récit de ses voyages<sup>1</sup>, ou encore Jean-Joseph Fracheboud (1832-1889) qui décrit son humble labeur à Paris et ses pèlerinages à Rome et à Jérusalem<sup>2</sup>, Marie-Fabien Moos, par son itinéraire, ses activités, son rayonnement, apporta à l'histoire valaisanne une touche particulière. Naguère, M. André Donnet<sup>3</sup>, ancien archiviste de l'Etat du Valais, a rappelé l'intérêt qu'il y a à connaître la vie et l'œuvre de ces « émigrés ».

Henri Moos n'avait que seize ans et demi lorsqu'il reçut, en automne 1917, l'habit des Prêcheurs, au couvent de Chieri, près de Turin. Il appartenait à une famille d'Ayent, dans le Valais central, où elle est bien connue déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle. Son père, Romain-Fabien Moos (1859-1903), avait été notaire et juge-instructeur du district d'Hérens auquel se rattache la commune d'Ayent ; auparavant, il avait été président de cette commune, de 1896 à 1898. Celui-ci étant décédé, sa veuve, Madame Moos, née Marie Wirthner, épousa ensuite un autre juriste, Emile Putallaz (1878-1944), à la fois avocat et notaire, greffier du Tribunal des deux districts d'Hérens et de Conthey ; il fut aussi quelque temps, au début de sa carrière, député au Grand Conseil. Quatre enfants de Madame Moos-Putallaz se consacrèrent à l'Eglise : Albert Moos, jésuite ; Henri Moos, dominicain ; Bernard Putallaz, prêtre du diocèse de Sion ; enfin Joseph Putallaz, chanoine de l'Abbaye de Saint-Maurice.

Né à Sion, le 12 février 1901, Henri est placé très jeune à l'école d'un Frère de Marie, le Frère Célestin Fumaux (1877-1968), qui enseigne à

<sup>1</sup> *Vallesia*, 1952, pp. 1-139.

<sup>2</sup> *Vallesia*, 1967, pp. 187-223.

<sup>3</sup> *Vallesia*, 1967, pp. 187-188.

l'École Normale de Sion dès 1910 et qui jouit très tôt d'une solide renommée. L'année suivante, Henri Moos, âgé de dix ans, entre comme pensionnaire à l'École Saint-Pierre, sise dans la Villa Thérèse, à Fribourg, établissement d'études secondaires dirigé par des dominicains français de la Province de Lyon. Les Ordres religieux étant alors proscrits du territoire français, les Pères de cette Province avaient tenu à ouvrir en Suisse une école qui ménagerait momentanément une perspective de recrutement pour assurer l'avenir qui se montrait de plus en plus incertain.

### Noviciat au Piémont (1917-1918)

En 1917, Henri a achevé ses humanités. Il ressent alors l'ardent désir de rejoindre la vie religieuse telle qu'elle lui est apparue en sa très exigeante ferveur, menée par les Pères de la Province de Lyon (il n'existe pas encore de Province helvétique dans l'Ordre dominicain<sup>4</sup>). Mais le noviciat ainsi que le couvent d'études de la Province lyonnaise sont alors situés, par suite des décrets d'expulsion les concernant et remontant déjà à 1881, en territoire hollandais. Nous sommes alors en pleine guerre mondiale — la première — et le front des combats entre l'Allemagne et la France ferme tout accès depuis la Suisse en direction de la Hollande.

Aussi notre candidat à la vie dominicaine doit-il se diriger sur le couvent de noviciat de Chiéri en Piémont. Lorsqu'il y prend l'habit, le 10 octobre 1917, Henri choisit pour son nouveau nom en religion, un double nom qui réunit les prénoms de sa mère et de son père : il sera le futur Père Marie-Fabien.

Au terme de son année de noviciat, le 15 octobre 1918, il émet pour une durée de trois ans ses premiers vœux religieux. A Rome réside alors auprès du Maître général de l'Ordre, le Révérendissime Père Theissling, hollandais, un Père français, membre de notre Province lyonnaise, le Père Lehu, à titre de Vicaire général ; ce dernier vint tout exprès à Chiéri vivre cet événement religieux avec le jeune profès.

### Première année d'études à Rome (1918-1919)

En cette fin d'octobre 1918, les hostilités entre la France et l'Allemagne n'étant pas encore terminées, il faut au jeune profès demeurer en Italie. Il part pour Rome accomplir au Collège Angélique — Université dominicaine de la Ville Eternelle — sa première année de philosophie. Doué pour le chant, il est d'emblée nommé responsable du chœur des religieux. Cette charge de « Chantre » lui sera fréquemment confiée par la suite dans les divers couvents où il aura à résider. Le Père-Maître, le Père Alix, de la Province de Paris, l'encourage à participer au renouveau alors en cours du chant grégorien. Notre étudiant apprend ainsi beaucoup auprès de Mgr Casimiri, directeur de la Chapelle Sixtine.

<sup>4</sup> La Province suisse de l'Ordre dominicain a été érigée le 24 juin 1953.

Par ailleurs, il aime lire Aristote dans le texte et s'initie sans tarder à l'étude de l'hébreu qui en fera l'un des meilleurs hébraïsants du Collège. En juillet, il peut fuir la canicule romaine et découvrir à cent kilomètres de là, dans le Latium, le célèbre couvent de la Quercia (Viterbe) où, dans le siècle précédent, le futur Père Lacordaire était venu s'initier à la vie dominicaine. Le carnet personnel de Frère Marie-Fabien ne cache pas son admiration : « 27 juillet 1919. Enfin, me voici dans ce couvent de la Quercia ! Que de sentiments évoque en moi ce nom ! Quel calme ! Quelle tranquillité ! » Mais ce n'est là qu'une étape dans la vie de Frère Marie-Fabien, comme le montre son carnet où on lit, un peu plus loin : « 16 septembre 1919. Je viens de faire ma retraite à la Chartreuse de la Val-sainte », en Suisse, dans le canton de Fribourg.

### Les années d'étude en Hollande (1919-1925)

Entre-temps, les armes se sont tuées entre l'Allemagne et la France, et voici enfin rendue possible, en automne 1919, l'arrivée tant désirée au couvent d'études de sa Province, en Hollande, à Rijckholt. En la fraîcheur de ses dix-huit ans nous lisons sous sa plume son émerveillement devant le style de vie religieuse qui marque cette communauté : « 1<sup>er</sup> octobre 1919. Arrivée à Rijckholt. Mon Dieu, voulez-vous me rendre... fou ou quoi ?... Je ne sais comment m'exprimer. Sainte joie de ce couvent !... Splendide vie dominicaine !... Sainte amitié !... *Benedic anima mea Domino...* » A cette date, le nombre des étudiants dominicains n'excède guère la douzaine. En demeurent aujourd'hui les témoins, à Rijckholt même le Père Van den Hove <sup>4 bis</sup>, et à Clermont-Ferrand, les Pères Mayrand et Bres-soud (ce dernier lui aussi d'origine valaisanne).

En ce couvent d'études, s'écoulent, paisibles et heureuses, les années de formation. Le 14 février 1922, le Père Moos fait dans l'Ordre sa profession définitive. Deux ans après, il est ordonné prêtre à Namur, le 15 mars 1924. Cette année 1924 marque encore une date dans la vie de notre jeune prêtre dominicain par la venue à Rijckholt du Père Sertillanges qui y enseigne la morale sociale et l'éloquence : entre eux s'ébauche alors une solide amitié qui ne se dédira plus. Des années durant, le Père Moos aimera sacrifier une large part de son temps pour soulager son éminent confrère dans une multitude de tâches — recherches, secrétariat, démarches —, tâches onéreuses pour ce penseur qui ne cesse d'avoir plusieurs livres en chantier...

A l'approche de l'été 1925, c'est déjà pour le Père Marie-Fabien le terme de son « studium ». On lui confère le grade universitaire de « Lecteur en théologie ». Il a tout juste vingt-quatre ans.

<sup>4 bis</sup> Depuis la rédaction de cet article, le Père Van den Hove est décédé le 8 mars 1979.

## Missionnaire au Tonkin (1926-1929)

Jusqu'à présent, le Père Marie-Fabien a toujours vécu dans le milieu chaud et très idéal des études et d'une vie conventuelle. Voici que sonne l'heure du ministère en plein cœur du monde ; et, contraste total, c'est à l'autre bout du monde qu'il est affecté : au Tonkin, non loin de la frontière de Chine, dans un vaste secteur rural, très montagneux, gigantesque ensemble humain d'environ 320 000 habitants confié alors en sa totalité aux dominicains de Lyon.

Il embarque à Marseille le 4 décembre 1925 et, après exactement un mois de voyage, il touche terre à Haïphong le 4 janvier 1926. Il consacre cette première année à l'étude de la langue vietnamienne, sauf erreur à Ta-Lung. Nous retrouvons ensuite le Père Moos à Cao-Binh (province de Lang-Son) auprès du Père Larmurier, chef de ce district apostolique ; celui-ci était missionnaire en ces régions depuis déjà 27 années et il y avait acquis de précieuses connaissances linguistiques ; il était même alors occupé à la préparation d'un dictionnaire de langue thô.

Cao-Binh est un simple village qu'il ne faut pas confondre avec Cao-Bang dont il est distant d'onze kilomètres vers le Nord, à 55 kilomètres de la frontière chinoise. Très doué pour les langues, en plus du dialecte thô, le Père Moos se familiarise aisément avec les dialectes nung, man, meo. Il s'attache vite à ces populations pauvres, mais d'une grande ferveur religieuse. Plus tard, il évoquera souvent leur sens profond de la prière du Rosaire, le rite gracieux de l'offrande de fleurs par les jeunes filles à la Vierge durant le mois de mai, de même que l'affluence étonnante des païens chaque fois que les chrétiens se mettaient à prier.

Pendant ce temps, en Hollande, au couvent d'études de Rijckholt c'est un afflux surprenant de vocations, et donc d'étudiants. Ainsi, en 1928, on y compte 48 étudiants. Et, du fait même, on manque de professeurs en plusieurs disciplines, entre autres en grec biblique. Par ailleurs, l'administration française comme les cadres mandarins ne seraient pas fâchés de voir le Père Marie-Fabien reprendre le chemin de l'Europe, car, homme de l'Évangile avant tout, il sait parler haut et fort pour défendre, quand il le faut, les plus humbles et les plus délaissés. Aussi, beaucoup plus tôt qu'il ne le prévoyait, est-il rappelé après quatre années seulement de mission extrême-orientale et destiné par ses supérieurs qui l'estimaient à prendre place parmi les professeurs du couvent de Rijckholt.

## Professeur au couvent d'études de Rijckholt (1929-1936)

On confie au Père Marie-Fabien l'enseignement des langues bibliques — grec et hébreu — et l'initiation à l'Ancien Testament, plus particulièrement aux Psaumes. L'atmosphère de l'étude en ces années-là est intense. Le séjour du Père Sertillanges les quatre années précédentes (il revient



Père Marie-Fabien Moos  
(1901 - 1977)

au couvent du Saulchoir <sup>5</sup> en 1929) aura été pour le couvent de Rijckholt extrêmement profitable. Le Père Moos qui y retourne à ce moment y découvre l'axe profond de ses aptitudes et de ses orientations : exégèse, liturgie, paléographie, préhistoire. Sous ces quatre rubriques, il s'avérera un érudit qui ne plaindra pas sa peine. Les traductions de textes bibliques et liturgiques occuperont désormais une large part de son temps et de ses préoccupations, en particulier aux couvents de Poitiers et de Lyon. Pour l'heure, durant les années qu'il passe au couvent de Rijckholt, il s'initie, selon les techniques de ce temps, en paléographie et en préhistoire.

Il fréquente la Bibliothèque Royale de Bruxelles, aidant à un meilleur classement des manuscrits qui y sont conservés. Mais l'essentiel de son effort va se porter sur une étude critique des manuscrits concernant une grosse œuvre de saint Thomas d'Aquin, son *Commentaire sur les Sentences de Pierre Lombard*. Poursuivant le travail inachevé du Père Mandonnet, il reprend sur microfilm le 3<sup>e</sup> Livre qui paraîtra en 1933 chez Lethielleux (Paris), parution qui suivra de près le transfert de Hollande en France (Savoie) du couvent d'études.

En ce qui regarde la préhistoire, le Père Moos retrouve avec joie à son retour du Tonkin, un champ de fouilles néolithiques à Rijckholt-Sainte-Gertrude, lequel n'est pas éloigné du couvent, à une vingtaine de minutes de marche. Site d'une prodigieuse richesse : un véritable atelier d'armement varié comprenant des pics en bois de cerf, des hâchettes, des silex taillés, etc. Avec une équipe de religieux (les Frères Giraud-Mounier, Lebret, Jacq, Desblés...), durant les rares temps libres accordés par le règlement rigoureux, il anime l'exploration du terrain, aidé par des spécialistes de l'Université de Liège et de l'École d'Anthropologie de Paris.

Après un exil d'un bon demi-siècle, le couvent d'études sis en Hollande est donc rentré en France en 1932 et s'installe près de Chambéry, l'ancienne capitale du duché de Savoie, à Saint-Alban-Leysse. L'effectif global de cette maison religieuse atteint bientôt la centaine et même la dépasse : en 1935, on y compte 104 religieux ! En plus de son travail intellectuel, le Père Marie-Fabien ne cesse de diriger au chœur le chant grégorien qui forme alors toute la trame de la liturgie conventuelle. Il obtient de cet ensemble de jeunes voix une qualité d'exécution d'autant plus appréciée que les répétitions, très minutées, sont rares et que tout ce monde d'étudiants n'est pas nécessairement des plus doués pour un art aussi difficile que le plain-chant.

Quant à l'enseignement de l'Écriture Sainte, de nouveaux titres universitaires étant désormais requis, le Père Marie-Fabien est amené à céder sa chaire dès l'année 1936 et à s'orienter vers un nouveau champ d'action.

<sup>5</sup> Le couvent du Saulchoir — couvent d'études de la Province de Paris — était alors depuis 1905 en exil en Belgique, à Kain-la-Tombe, à 12 km de la frontière française. Il devait y demeurer jusqu'à l'été 1939 et peu de jours avant le début de la seconde Guerre Mondiale être de retour définitivement en France. D'abord installé à Etiolles (alors Département de Seine-et-Oise, aujourd'hui Département de l'Essonne), à une trentaine de km de Paris, il devait de nouveau, en 1971, être transféré au couvent Saint-Jacques, en plein cœur de la Capitale.

## Vicaire à la paroisse lyonnaise du Saint-Nom (1936-1940)

Il s'agit maintenant d'une paroisse dans une grande ville, tenue par les dominicains : la paroisse du Saint-Nom de Jésus, à Lyon, dans le quartier des Brotteaux. Nous sommes alors à la veille de la seconde guerre mondiale, qui éclatera en septembre 1939.

Durant trois années au moins (1936-1939), le Père Moos déploie en cette paroisse une activité intense. Il catéchise les garçons de l'école privée, dirige le cinéma paroissial, anime avec Mademoiselle Perrot une importante chorale d'enfants, est aumônier de la troupe scout, est responsable de la colonie de vacances.

A la suite de la défaite de la première bataille de France, durant l'été et l'automne 1940, le Père est amené à s'occuper de la masse des réfugiés entassés à Lyon au Palais de la Foire. Puis, lors des premiers temps de l'« Occupation », bien que Lyon échappe encore à la présence militaire des troupes du Reich, jusqu'en novembre 1942, ce sont des difficultés et des misères de tout genre qui se présentent pour un grand nombre de gens. Le Père les prend en charge et ne cesse de faire lui-même, soit auprès de la prison de Montluc où s'entassent les opposants au régime de Vichy, soit auprès des bureaux de la Préfecture ou de l'Hôtel de Ville, les démarches appelées par chacun des cas.

### Aux premières heures de la revue « Economie et Humanisme » (1940-1950)

Cédons maintenant la parole au Père François Malley qui nous rapporte les souvenirs de sa collaboration avec le Père Moos :

« Lorsqu'à l'automne de 1941 j'arrivais à Marseille, nous dit-il, le Père Moos y avait déjà rejoint le Père Lebret. S'y trouvait aussi le Père Baudot, de Paris, qui ne fit qu'y passer et qui avait alors un nom de guerre et qu'on appelait le Père Bénétière. Thomas Suavet arriverait bientôt. Le Père Moos était parfaitement à l'aise à Marseille, marseillais avec les Marseillais, connaissant toutes les bonnes histoires de Marius et Olive, les racontant avec l'accent et sans doute en inventant de nouvelles. Le Père Lebret l'avait chargé de la section « Bases doctrinales » dont l'un des objectifs était, si mes souvenirs sont exacts, d'étudier la pensée sociale des Pères de l'Eglise, spécialement des Pères Grecs. C'est à ce titre que le Père Moos fit quelques interventions dans les premières sessions de recherches. Il était aussi chargé du secrétariat de rédaction de la revue *Economie et Humanisme* qui venait tout juste de naître. La revue était imprimée à Largentière en Ardèche, chez Mazel, chez qui nous avait introduits le président René Moreux qui y publiait ses propres journaux. Chaque numéro supposait un séjour de plus d'une semaine à Largentière. Le Père Moos voyageait beaucoup et il n'était pas ce « cul de plomb » que réclamait René Moreux. Aussi le Père Suavet et moi-même dûmes-nous le remplacer rapidement.

« En 1943, le Père Moos suivit *Economie et Humanisme* à Ecully (près de Lyon). Il était à l'époque, je crois, économiste provincial, ou tout au moins chargé des affaires de la Province en Suisse où il pouvait se rendre facilement en sa qualité de citoyen suisse. Il avait des activités quelque peu mystérieuses sur lesquelles il n'admettait pas qu'on l'interrogeât. À chacun de ses voyages en Suisse, il nous rapportait quelques petites boîtes de Nescafé (luxe suprême à cette époque), du chocolat qu'il distribuait à chacun en passant dans les chambres et les bureaux, et il vous mettait d'autorité dans la bouche quelques carrés de chocolat et ne s'en allait que lorsqu'on les avait mangés... et il avait aussi toujours des cigarettes à offrir.

« Il suivit encore la revue à La Tourette, et je crois qu'il travailla avec Henri Desroches lorsque celui-ci préparait son ouvrage sur le marxisme : c'est lui qui fit la table analytique de l'ouvrage.

« Mais le Père Moos n'était guère fait pour le travail en équipe dont les contraintes lui pesaient, et je pense aussi que les orientations d'*Economie et Humanisme* ne rejoignaient pas ses centres d'intérêt. À la revue on l'aimait bien. Quant il était là, c'était une sorte d'ouragan : aussi on le redoutait un peu. Il a dû rendre plus d'un service important au Père Lebreton ; et pendant les années d'Occupation, il a certainement aidé des personnes en danger ou dans le besoin, car il était sensible à toutes les détresses. Mais il a fort peu écrit dans *Economie et Humanisme*, et il n'a guère participé aux sessions. »

### Au couvent de Poitiers (1951-1960)

À partir des années 50, dans la décennie qui précède le Concile Vatican II, le Père Moos devient très attentif au renouveau biblique et liturgique qui travaille avec de plus en plus de force l'ensemble des chrétiens. Il va y apporter sa compétence et son talent de traducteur. On est frappé de la rapide cadence de ses productions. Il faut dire qu'au couvent de Poitiers il trouve pour ce faire de stimulantes conditions de travail : riche bibliothèque, confrères bien au fait de la sensibilité du Peuple de Dieu...

En 49 déjà, il avait mis en musique les *Complies du Dimanche* dans la traduction du Père Bellouard. En 56, c'est une traduction intégrale du Psautier qui eut un certain retentissement et dont on parle encore : *Les Psaumes, prières des chrétiens*, avec une préface de Mgr Terrier, évêque de Bayonne. En 57, avec le Père Delalande, op., c'est un nouvel ouvrage : les *Complies romaines chantées*. La même année voit sortir une brochure sur *Le Père Sertillanges, maître de vie spirituelle*. L'année suivante, c'est *L'Office de la Sainte Vierge, selon le rit dominicain, avec commentaires*. Enfin, étant chargé du service spirituel des Frères Coopérateurs au couvent de Poitiers, il traduit pour eux, en 1960, la *Règle de saint Augustin* qui est à la base de l'Ordre.

En 1956, il a soin de rééditer, cette fois en deux volumes séparés, donc plus maniables, l'énorme troisième partie des *Sentences* qu'il avait



fait paraître il y a déjà près d'un quart de siècle, en 1933, et qu'il avait complétée en publiant en 1947 la quatrième partie. Au cours des années, il trouva encore le temps de corriger deux ouvrages de l'abbé Maurice Zundel : *Recherche du Dieu inconnu* (1949) et *Rencontre du Christ* (1951).

### Au couvent de Lyon (1961-1977)

A compter de 1961, le Père Marie-Fabien est de retour au couvent du Saint-Nom de Jésus à Lyon. Il sera désormais plus près de ses zones habituelles de ministère : la Suisse, le Piémont... Si, jusqu'à présent, il fut un prédicateur de retraites et de missions paroissiales, notamment en Suisse romande, en Valais en particulier, désormais il consacre plus spécialement, en cette période « conciliaire » de l'Eglise, son ministère à aider les religieuses à entrer dans « *l'aggiornamento* » à la fois scripturaire et liturgique.

C'est avec l'année 1975 — Année Sainte — que le Seigneur commence à éprouver son infatigable serviteur. Au repas de midi, le 23 janvier, en plein réfectoire, c'est soudain la première attaque. Ce sont ensuite deux années et demie d'un bien long calvaire. Le malade est placé en différents centres hospitaliers où tout est tenté pour aider à sa récupération cérébrale (Hôpital du Perron, Hôpital Saint-Jean-de-Dieu, Hôpital du Vinatier). Entre temps, quelques brefs séjours au couvent se révèlent inefficaces et même dangereux car des errances involontaires, de jour et de nuit, le font errer à travers toute la ville. C'est une lourde souffrance pour ses frères de le voir au fil du temps décliner en ces différents établissements spécialisés. Très doucement, le Seigneur le rappelle à Lui le 22 août 1977.

### In memoriam

Que fut, dans la famille dominicaine et dans l'Eglise, le Père Marie-Fabien Moos ? Essentiellement un vivant, un passionné ! Un de ses confrères du couvent du Saint-Nom de Lyon nous souffle cette image : « un volcan d'érudition, et de charité »...

Son frère, le chanoine Joseph Putallaz, a bien souligné son besoin d'amitié comme sa mobilité : « Il était de cette race d'hommes qui par nature sont des nomades : il arrivait on ne savait jamais d'où, pour repartir on ne savait jamais quand. Il surgissait vivant, très vivant, à un contour de semaine, et puis... on n'avait plus de nouvelles pendant longtemps... Il aimait la vie, celle qui éclate, celle qui s'exprime, celle qui se partage et se communique. Il avait la vocation de l'amitié, c'était sa joie et parfois son tourment. <sup>6</sup> »

<sup>6</sup> Homélie aux funérailles du Père Moos, à Lyon.

En remerciant le chanoine Léon Dupont Lachenal de son article dans le *Nouvelliste*<sup>7</sup>, il nous est agréable, pour terminer, de lui emprunter la plus expressive des conclusions : « Son exubérance, dit-il du Père Marie-Fabien, invitait parfois à plaisanter, à le trouver même quelque peu marseillais... Ne l'avait-on pas surnommé : le Père *Tambour*, ou par antithèse le Père *Timide* ?... Le Père *Ça-va-bien*, disaient encore des enfants après une retraite du Père Moos, dont ils n'avaient pas retenu le nom, mais dont ils avaient retenu cette formule plusieurs fois répétée par laquelle il les encourageait. Le Père *Ça-va-bien* a achevé sa vie dans une douloureuse épreuve qui lui fit perdre peu à peu la notion du temps, puis celle des lieux, enfin celle des mots. Dans le dépouillement total, il se préparait à la seule réalité à laquelle toute sa vie était vouée : la rencontre de Dieu qui, nous en avons le ferme espoir, l'aura accueilli en lui disant à son tour : C'est bien, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur ! »

La dépouille mortelle du Père Marie-Fabien Moos repose à Lyon même, au cimetière de Loyasse (Lyon, 5<sup>e</sup> arrondissement).

### Ouvrages et publications du Père Marie-Fabien Moos

Saint Thomas d'Aquin : *Commentaires des Sentences de Pierre Lombard* :

— 3<sup>e</sup> livre, édition critique, Paris, Lethielleux, 1358 pages

1933, en un seul volume

1956, en deux tomes

— 4<sup>e</sup> livre, édition critique, Paris, Lethielleux, 1142 pages

1947, en un seul volume.

Moos, Giraud-Mounier et Lebreton : *Fouilles à Rijckholt-Sainte-Gertrude*, Extrait du « Bulletin de la Société Préhistorique française », n<sup>o</sup> 6, 1937, Le Mans, Monnoyer, 28 pages.

Moos et Bellouard : *Complies du Dimanche chantées*, Paris 13<sup>e</sup>, Editions ouvrières, 1949.

*Les Psaumes, prière des chrétiens*, avec Préface de Mgr Terrier, évêque de Bayonne. Editions ouvrières, 1956, 391 pages.

Moos et Delalande : *Complies romaines chantées*, Editions ouvrières, 1957.

*Le Père Sertillanges, maître de vie spirituelle*, Editions « La Pensée Catholique », Bruxelles, « Etudes religieuses », n<sup>o</sup> 724, 1957, 52 pages.

*Office de la Sainte Vierge, selon le rite dominicain, avec commentaires*, Editions ouvrières, 1958, 106 pages.

<sup>7</sup> *Nouvelliste*, Sion, 14 septembre 1977.

*Règle de Saint Augustin, Traduction, ronéotypé, 1960.*

*Les Psaumes, prière du Peuple de Dieu, ronéotypé, sans date.*

*Les hymnes du Bréviaire, Traduction, ronéotypé, 103 pages, sans date.*

Moos et Delalande : *Complies dominicaines chantées*, inédit.

Lyon, février 1978.